

Notice

Benjamin Quarles, historien de la synthèse

Michaël Roy

Cette notice a été réalisée par **Michaël Roy** dans le cadre du projet Sorbonne Paris Cité « Ecrire l'histoire depuis les marges » (EHDLM).



Notice de la traduction de **Laurent Vannini**

Benjamin Quarles, « La maison de servitude » (1800-1860)

« The House of Bondage (1800-1860) », *The Negro in the Making of America*, 1964, chapitre III

Benjamin Quarles

(1904-1996)

Né en 1904, à Boston, d'une mère irlandaise et d'un père africain-américain de condition modeste, Benjamin Quarles n'entreprit des études supérieures qu'à l'âge de vingt-trois ans, après quelques années passées à travailler comme groom dans des hôtels ou comme porteur sur des navires de passagers ¹. Il s'inscrivit à Shaw University (à Raleigh, en Caroline du Nord), où une enseignante blanche, Florence Walter, l'initia à l'histoire des Africains-Américains. Grâce à une bourse du Social Science Research Council, Quarles fut en mesure de poursuivre des études en histoire à l'université du Wisconsin à Madison. Ses professeurs le découragèrent d'abord de se lancer dans des recherches en histoire africaine-américaine, au prétexte que les Noirs n'étaient pas en mesure d'écrire objectivement sur leur propre passé. William B. Hesseltine finit toutefois par accepter de diriger sa thèse sur l'ancien esclave et militant africain-américain Frederick Douglass, avant tout parce que lui-même travaillait sur une biographie du président Ulysses S. Grant et s'intéressait au rôle joué par Douglass dans la politique de l'administration Grant ² ; Quarles fut ainsi le premier étudiant noir à recevoir un doctorat en histoire de l'université du Wisconsin en 1940 ³. C'est cette thèse de doctorat qui servit de base à la première monographie de Benjamin Quarles, sobrement intitulée *Frederick Douglass*, publiée en 1948 ⁴. Après avoir occupé plusieurs

postes à Shaw University et Dillard University (à La Nouvelle-Orléans), Quarles intégra en 1953 une institution noire qu'il ne devait plus quitter par la suite, Morgan State College, à Baltimore, dans le Maryland. Il y prit des fonctions administratives — il dirigea pendant plusieurs années le département d'histoire —, tout en se consacrant activement à sa recherche, ce qui se traduit par la publication de nombreux livres : après *The Negro in the Civil War* (1953 ⁵) parurent successivement *The Negro in the American Revolution* (1961 ⁶), *Lincoln and the Negro* (1962 ⁷), *The Negro in the Making of America* (1964 ⁸), *Black Abolitionists* (1969 ⁹) et *Allies for Freedom : Blacks and John Brown* (1974 ¹⁰). Fermement ancré dans le champ académique de l'histoire africaine-américaine, et publié dans les revues les plus prestigieuses (il fut en 1945 le premier Africain-Américain depuis W. E. B. Du Bois à publier dans la *Mississippi Valley Historical Review* ¹¹), Benjamin Quarles a malgré tout laissé de lui l'image d'un homme discret, réservé, peu enclin à fréquenter les colloques, à l'opposé de John Hope Franklin auquel on l'associe souvent, qui fut pendant les années 1970 président des trois grandes sociétés savantes en histoire, la Southern Historical Association, l'Organization of American Historians et l'American Historical Association ¹². Qu'il soit resté dans l'ombre de son éminent collègue n'empêche pas que Benjamin Quarles soit aujourd'hui reconnu comme l'un des grands historiens africains-américains du XXe siècle, qu'il aura traversé presque de bout en bout.

S'il est un trait qui caractérise la production scientifique de Benjamin Quarles, c'est, selon l'historien August Meier, son « optimisme », hérité de Frederick Douglass, qui en son temps avait critiqué la façon dont les Noirs étaient traités aux États-Unis tout en faisant l'éloge des institutions américaines et en exprimant sa conviction que le sort de la population africaine-américaine allait

s'améliorer ¹³. Les écrits de Quarles trouvaient leur raison d'être dans cette même idée que « le pays finirait par aligner ses pratiques raciales sur son éthos démocratique ¹⁴ ». En ce sens, Benjamin Quarles, comme John Hope Franklin, prenait aussi la suite de Carter G. Woodson, pionnier de l'histoire africaine-américaine, qui avait créé en 1915 la première association entièrement dédiée à l'histoire des Noirs, l'Association for the Study of Negro Life and History. Les travaux de Woodson et de ses disciples avaient eu en partie pour but de lutter contre les préjugés de la majorité blanche et de permettre ainsi l'intégration pleine et définitive des Noirs à la population américaine. La recherche de Quarles et de Franklin se différenciait cependant de celle de leurs prédécesseurs — avec lesquels ils entretenaient des liens cordiaux mais lâches — par son caractère plus analytique : il ne s'agissait plus pour eux de lister les faits et exploits d'individus noirs exceptionnels, mais de tisser un récit cohérent qui mette en avant la dimension collective de l'expérience africaine-américaine. La notion de « fierté de la race noire », centrale chez Woodson, tenait une place moins importante chez Quarles, dont la première préoccupation était de replacer les Noirs au centre de la scène historique américaine en corrigeant les erreurs et distorsions d'historiens blancs trop prompts à oublier les révoltes d'esclaves ou le rôle joué par les soldats africains-américains depuis la Révolution américaine jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Il fallait, dans une perspective qualifiée dès 1946 de « révisionniste ¹⁵ », intégrer l'histoire noire à l'étude plus large du passé américain. Ainsi Quarles et Franklin furent-ils les figures emblématiques d'une nouvelle génération d'historiens noirs apparue dans les années 1940, à la fois héritiers de l'école de Woodson et tenants d'un nouveau départ dans l'approche de l'histoire africaine-américaine ¹⁶.

L'histoire africaine-américaine dans les années 1960

Au début des années 1960, lorsque Benjamin Quarles rédige *The Negro in the Making of America*, l'histoire africaine-américaine n'est plus la discipline marginale qu'elle a été, mais elle est alors essentiellement le fait d'historiens blancs. C'est un paradoxe qu'ont souligné August Meier et Elliott Rudwick : alors que les historiens noirs réunis autour de Woodson — Lorenzo J. Greene, Luther Porter Jackson, Rayford W. Logan parmi d'autres — ont largement contribué à faire émerger ce nouvel objet de recherche, publiant certains livres fondamentaux dans les années 1940, leur part décroît dans les années 1950 et 1960 au profit d'universitaires blancs tels que C. Vann Woodward, Kenneth M. Stamp et Stanley M. Elkins ; on reviendra sur les travaux des deux derniers, spécialistes d'histoire de l'esclavage ¹⁷. Benjamin Quarles et John Hope Franklin font partie des rares historiens noirs ayant continué de publier pendant cette période, qui voit l'augmentation du nombre de thèses soutenues et de monographies et articles publiés sur l'histoire des Africains-Américains et des relations raciales, sans qu'on assiste pour autant à une percée des historiens noirs, parfois limités de façon très concrète dans l'exercice de leur profession, par exemple lorsque les lois de ségrégation les empêchent de se loger pendant une convention ¹⁸. La situation n'évolue guère pendant la première moitié des années 1960, moment précis où l'histoire africaine-américaine trouve enfin sa légitimité, pour devenir, dans la seconde moitié de la décennie, un

sujet « à la mode ¹⁹ » : le nombre de publications explose, des cours spécifiques se créent dans les départements d'histoire des universités, les bourses se multiplient pour encourager la recherche. Cette tendance est à replacer dans le contexte de l'époque, propice au développement puis à l'institutionnalisation des études africaines-américaines. La période de l'après-guerre marque le point d'acmé de plusieurs décennies de luttes pour l'égalité et la justice, « long mouvement pour les droits civiques » (*long civil rights movement*), selon l'expression consacrée, qui fait coexister et parfois s'entremêler deux traditions de mobilisation des Noirs : « la tradition libérale ou réformiste qui s'appuie sur les institutions du pays pour revendiquer l'égalité de traitement et l'inclusion sociale, et la tradition radicale qui critique sévèrement ces mêmes institutions et réclame une transformation profonde de l'économie et de la société américaines ²⁰ ». L'année de parution de *The Negro in the Making of America* — 1964 — est aussi celle de l'Été de la liberté, pendant lequel des étudiants blancs du Nord gagnent le Mississippi pour aider les Noirs à s'inscrire sur les listes électorales, du Civil Rights Act, qui interdit toute discrimination dans les lieux publics, et de l'attribution du prix Nobel de la paix à Martin Luther King Jr. L'œuvre de Benjamin Quarles dans son ensemble — et *The Negro in the Making of America* en particulier — s'ancre plutôt du côté de la tradition réformiste, et c'est en cela qu'elle a été critiquée par des historiens noirs militants, qui lui ont reproché son caractère consensuel : parmi eux, Vincent Harding et Sterling Stuckey, deux historiens inspirés moins par Frederick Douglass que par les rebelles et nationalistes noirs David Walker et Henry Highland Garnet, et pour qui la nouvelle *Black History* (par opposition à la vieille *Negro History* de Woodson et de ses successeurs) se devait de remettre en cause la prétendue grandeur de la société américaine en révélant les crimes commis par

le pays contre sa population noire ; Benjamin Quarles et John Hope Franklin sont cités par Vincent Harding dans ses écrits, lequel déclare ne pas partager leur foi dans la possibilité d'une entente harmonieuse entre Noirs et Blancs ²¹. Il y a, chez Quarles, un équilibre, une recherche de l'objectivité et de la mesure, qui ont suscité la critique d'historiens aux idées plus radicales et à la rhétorique plus enflammée, mais qui expliquent dans le même temps la pérennité de son œuvre. Tout en ayant participé comme nul autre à la constitution de l'histoire africaine-américaine en tant que discipline, Benjamin Quarles n'a pas été au centre de controverses historiographiques majeures, du fait aussi de la qualité de sa recherche, qui prend toujours appui sur l'examen minutieux des archives ²². Si ses monographies et ses articles ont été complétés par des travaux ultérieurs, ils figurent encore dans les bibliographies d'ouvrages publiés au XXI^e siècle, notamment dans le champ des études sur l'histoire de l'abolition de l'esclavage aux États-Unis, que Quarles a profondément transformé en y réinscrivant des abolitionnistes noirs auparavant invisibles. Pour l'historienne Manisha Sinha, auteure d'un récent et magistral ouvrage sur le sujet, Quarles est le « père fondateur de l'historiographie moderne sur l'abolitionnisme noir ²³ », et *Black Abolitionists* son livre le plus important. Peu des historiens inclus dans cette anthologie bénéficient d'un tel intérêt des contemporains.

***The Negro in the Making of America* (1964), une histoire africaine-américaine pour le grand public**

The Negro in the Making of America occupe une place à part dans la bibliographie de Benjamin Quarles. Contrairement aux ouvrages qui l'ont précédé, *The Negro in the Making of America* ne se présente pas comme le fruit d'une recherche originale sur une période (la Révolution américaine, la guerre de Sécession) ou une personnalité (Frederick Douglass, Abraham Lincoln), mais comme une synthèse de plus de trois siècles d'histoire africaine-américaine, évidemment informée par les recherches antérieures de Quarles : le premier chapitre porte sur la période antérieure à 1619, date à laquelle les premiers esclaves africains furent importés dans les colonies américaines, et le dixième et dernier chapitre sur la période postérieure à 1954, lorsque l'arrêt de la Cour suprême *Brown v. Board of Education of Topeka, Kansas*, en déclarant inconstitutionnelle la ségrégation scolaire, ouvrit la voie à la déségrégation de la société sudiste et aux mobilisations massives des années 1950-1960 ; deux chapitres supplémentaires furent ajoutés à l'occasion d'une deuxième édition publiée en 1987 ²⁴. Dans l'avant-propos, Benjamin Quarles cerne très précisément la nature de son ouvrage et le lectorat visé :

Cet ouvrage s'adresse au lecteur qui recherche une synthèse récente sur le passé des Noirs aux États-Unis. Il n'a pas été conçu pour les spécialistes de ce champ ; il s'efforce au contraire de rendre plus accessible le fruit de leurs recherches. On espère toutefois que le chercheur tout autant que le lecteur ordinaire trouveront ce livre utile ²⁵.

The Negro in the Making of America avait donc avant tout vocation à être lu par le grand public, au moment précis où l'histoire africaine-américaine commençait à sortir des seuls cercles académiques et à « faire l'objet d'une attention et d'un enthousiasme sans précédent dans une grande partie de la population américaine noire et blanche ²⁶ » portée par les bouleversements socioculturels et identitaires du moment. L'ouvrage de Quarles, qu'on décrit parfois comme un « manuel » (*textbook*), n'était d'ailleurs pas le seul de ce type sur le marché : dès 1947, John Hope Franklin avait publié *From Slavery to Freedom : A History of American Negroes* ²⁷, qui a connu de multiples rééditions et reste à ce jour une référence dans les cours d'histoire africaine-américaine à l'université ²⁸ ; en 1962, Lerone Bennett Jr. réunit quant à lui plusieurs articles écrits pour le magazine noir *Ebony* afin d'en faire un livre publié sous le titre *Before the Mayflower : A History of the Negro in America, 1619-1962* ²⁹. Pour les trois auteurs, la production d'un manuel revêtait une forte dimension politique, au sens où ces ouvrages permettaient aux Africains-Américains de s'éduquer à leur propre histoire. S'il n'a pas connu la fortune du livre de John Hope Franklin, *The Negro in the Making of America* continue d'être utilisé en tant que support pédagogique par les enseignants américains.

À la différence de la plupart des monographies de Benjamin Quarles,

The Negro in the Making of America ne fut pas publié par des presses universitaires ³⁰, mais par un éditeur généraliste, Collier Books, filiale poche de Macmillan, qui a peut-être sollicité le livre. L'apparence physique de l'édition originale donne une bonne idée du type d'ouvrage dont il s'agit et de la façon dont il a pu être reçu : tel qu'il paraît en 1964, *The Negro in the Making of America* prend la forme d'un livre de poche bon marché (il coûte alors 95 cents, avant de passer plus tard à 1,25 dollar), dont les 288 pages font dire à John Hope Franklin peu après la sortie qu'il s'agit d'un « court » volume, moins développé en tout cas que ne l'était *Beyond the Mayflower* ³¹. La couverture noire, ornée du titre en gros caractères blancs fantaisistes (le *i* de *America* est surmonté d'une étoile rouge, comme un écho sanglant au drapeau américain), fait également figurer un slogan accrocheur qui vante la célébrité de l'auteur et ancre l'ouvrage dans l'actualité récente, faisant des trois siècles d'histoire africaine-américaine qui ont précédé le simple « arrière-plan » du mouvement pour les droits civiques des années 1960 (« *Today's civil-rights struggle and its three-century background as seen by a famous Negro historian* »). Autant de thèmes qui sont repris en quatrième de couverture, où l'éditeur insiste par ailleurs sur le caractère « prenant » de l'ouvrage. Tout désigne donc *The Negro in the Making of America* comme un livre destiné à un large public, peu au fait de l'histoire des Africains-Américains mais désireux de se renseigner sur le sujet dans le contexte qui est alors celui des États-Unis. La maison d'édition responsable de la publication de *The Negro in the Making of America*, créée en 1961, publiait toutes sortes d'ouvrages, du roman policier au livre pour enfants, en passant par la science-fiction et le livre universitaire ³². Elle créa à la fin des années 1960 une collection entièrement dédiée à la littérature contemporaine africaine, caribéenne et africaine-américaine (« African/American

Library »), avec, dans cette dernière catégorie, des titres tels que *Clotel, or The President's Daughter* (1853 ³³) de William Wells Brown, souvent décrit comme le premier roman publié par un Africain-Américain ; *Black Slave Narratives*, un recueil d'extraits de récits d'esclaves compilé par John F. Bayliss ³⁴ ; *The Sport of the Gods* (1902 ³⁵) du poète, romancier et dramaturge

